

À propos...

Il est sans doute possible de parler de Rafael Argullol de façon exhaustive, à la manière d'une encyclopédie qui consignerait soigneusement les données biographiques, les faits, les interventions, les textes qui jalonnent une vie tout entière consacrée à explorer, à sentir, à penser, à créer, à converser.

Ce qu'une encyclopédie ne pourrait pas faire, c'est précisément ce que je veux faire aujourd'hui, comme un hommage et un cadeau ; dire ce que les rencontres et les textes - qui sont parfois une seule et même chose - font à ceux qui les lisent et à ceux qui les vivent.

Une encyclopédie n'aurait rien à dire de cet après-midi de septembre où j'entrai dans une vieille librairie de Saint Sébastien. Je me rappelle parfaitement le tintement de la clochette, le regard à peine accordé du "libraire" assis derrière son comptoir immémorial ; ce bonjour mâchonné, et la lumière qui se fanait en traversant la vitrine. Sur une vaste table étaient disposées des piles de livres. Il y en avait un dont la couverture représentait l'épave d'une barque multicolore déformée par les eaux qui couvraient son naufrage. Mais, le volume attirait aussi par une épaisseur inhabituelle. Mille deux cent douze pages? Qui peut se lancer dans une pareille aventure? Quelqu'un que n'effraient pas les dimensions bibliques, avais-je pensé en souriant. D'ailleurs...sur la page qui suit l'étonnante table des matières, figure le verset 20 du psaume 77.

«Sur la mer allait ton chemin
Ton sentier sur les eaux innombrables,
Et l'on ne pouvait discerner les traces de tes pas.»

Je poursuis par «Salive», une version high tech de la Genèse, et d'emblée, la franchise, l'ironie joyeuse et douce me séduisent autant que la longue conversation qui semble s'annoncer. Le libraire ne m'en veut pas de prendre mon temps, il m'ignorera jusqu'à l'instant de lui verser la rançon de mes trouvailles. Tant mieux. Je poursuis, me livrant au hasard. Viennent «La nuit d'Otulum» et les premières lignes du «Traité théologico-érotique». C'est décidé, *Visión desde el fondo del mar*; le voyageur, l'ironiste, le philosophe et le poète qui l'habitent, accompagneront mon retour en France. Bientôt, nous faisons tous les jours, ensemble, quelques pas dans la nuit.

Mais, très vite, lire n'était plus suffisant, et je me mettais à traduire, pour moi-même, ces extraits qui m'avaient emportée à la lecture, sans m'en expliquer la raison. Fallait-il s'approcher plus près du mystère de cette écriture, et fallait-il le faire sans l'analyser, ce penchant un peu vicieux auquel l'enseignant-chercheur cède un peu trop souvent? «Le tourbillon», «Nuit transfigurée», «Interlude sur le Grand Monde» et «La mort la plus belle» sont venus s'ajouter aux précédentes tentatives tandis que je prenais brusquement conscience de l'œuvre considérable qui précédait le texte par lequel je venais seulement de la découvrir.

- Comme il est tard! , avais-je pensé, en consultant l'encyclopédie qui retraçait une biographie et une œuvre. Combien de temps avait duré cette distraction? Combien de temps à ce sommeil? Et pourquoi? J'étais bien décidée à me réveiller pour de bon, même si c'était pour me lancer, je le devinais, vers d'autres golfes et d'autres archipels de la cartographie de Rafael Argullol.

Je faisais rapidement l'acquisition d'*Enciclopedia del crepúsculo* et du *Breviario de la aurora* qui reprenait les chroniques qu'il a longtemps tenues dans les journaux. *Aventura. Una filosofía nómada*, suivrait avant *El cansancio de Occidente*, un essai dialogué avec le philosophe Eugenio Trías, qui me conduirait vers *El fin del mundo como obra de arte*.

Presque deux années avaient passé et j'avais osé écrire à Rafael Argullol en lui avouant que j'avais lu sa *Visión* et en avais traduit quelques passages. Sa réponse inespérée et

accueillante avait ouvert une brève correspondance qui se résoudrait, quelques mois plus tard, par une rencontre, à Barcelone, dans son bureau de l'université.

Pour la première fois, je me trouvais devant ce regard oblique et brillant, où ne perce jamais aucune fatigue de voir et de vivre, et ce sourire qui semble toujours hésiter entre se dessiner et se retenir. Je m'y trouvais, inquiète, heureuse puis rassurée.

C'est un plus tard, après avoir reçu de Rafael Argullol, *La razón del mal*, que je remarquai combien j'avais privilégié le versant de l'essai et laissé de côté l'écriture romanesque et poétique. Assurément, notre première conversation avait dû le lui révéler, et, sans rien en dire, avec cette délicatesse qui le caractérise, il avait trouvé comment m'orienter un peu. Ma découverte de l'auteur en costume de romancier, est donc, je le confesse, plus tardive encore. Mais *El asalto al cielo*, *Desciende, río invisible* et *Lampedusa. Una historia mediterránea* m'ont bien prouvé que cet art de raconter que j'admirais dans *Visión* autant que dans certains essais, avait des origines lointaines et un enracinement profond.

J'avais alors des sentiments mêlés. Plus je découvrais de textes et d'œuvres, plus l'admiration et la tristesse croissaient en moi. De l'admiration et de l'affection, je dirai seulement qu'elles sont sans ombres. De la tristesse, qu'elle était double et venait premièrement de ce qu'un tel travail littéraire m'ait échappé si longtemps, et qu'ainsi, je me sois privée de ces mots qu'un autre sait mettre sur ce qui n'est en vous qu'obscur pressentiment. Elle venait ensuite de l'attitude réservée ou négative des éditeurs à qui je proposais de donner à connaître Rafael Argullol au lectorat français. Est-il vraiment trop tard? Telle était ma question, l'été dernier encore, à la lecture d'un courrier qui m'avait navrée.

«Nous vivons sur le fil tranchant du présent, certains que tout peut s'évanouir, mais qu'à chaque instant de jouissance se dévoile une énigme interdite à ceux qui doutent.», peut-on lire à la section 85 du *Traité théologico-érotique*.

Et peut-être sommes-nous aujourd'hui entre les mains de l'instant idéal, sur le fil d'un présent dangereux et tragique qui nous parle de la nécessité même d'une telle œuvre. De son ubiquité et, risquons le mot, de sa vérité.

De la seconde, les spécialistes en relativisme de l'ère post vérité riront ou souriront peut-être. Mais, comme l'expérimente Victor Ribera, le photographe de *La raison du mal*, la conquête de la liberté ne paraît pas s'entendre sans l'exercice d'une « sincérité ravageuse » qui reste inaccessible sans la recherche de ce sol de vérité qui soutient le langage et l'être au monde, auprès des hommes et dans le temps.

Et, l'ubiquité, qui fait de Rafael Argullol, "un parfait transformiste", comme l'écrit Oriol Alonso Cano (*Archipiélago, un retrato polifónico*, Barcelona, Ediciones del Subsuelo, 2015), n'est sans doute pas séparable de la recherche d'une vérité humaine qui s'exerce dans la passion du voyage, l'expérimentation expressive, la vibration de l'ironie, la production du songe et de l'insomnie, le choix de l'ouvert et de l'inachevé.

Le voyage en effet, si intimement présent dans *Visión* ; l'île de Sviyazhsk au milieu de la Volga, Tübingen, Bénarès, Malinalco, Bahia, Salt Lake City, Mtwara, Munich, Moscou, Damas, Sarnâth, Berlin ou quelque part dans le Sahara, alors que nous ne sommes qu'à la page 223, s'incarnait déjà dans l'île de *Lampedusa*, ce concentré de Méditerranée, dans *El cazador de instantes* et *El Puente de Fuego* (*Cuadernos de travesía* respectivement 1990-1995 et 1996-2002) avant de se transmuter en essais dans *Territorio del nómada* (1986) ou *Aventura. Una filosofía nómada*. (1990) puis se glisser au creux du désir interdit, nébuleux et salvateur d'Angela, dans *La razón del mal*. Mais le déplacement n'a pas seulement pour but de s'orienter dans un territoire. À chaque pas, le nomade avance vers une découverte qui est une connaissance, un territoire de l'éthos qui est "forge d'un caractère", ainsi que l'écrit Tamara Djermanovic, une façon d'habiter le monde qui est aussi un style.

Ce déplacement, ce mouvement permanent de sensations en découvertes, est tout entier, dans une écriture qui efface les frontières entre les genres littéraires, qui se traversent constamment en une savante chorégraphie. Le récit y joue constamment avec la philosophie et l'histoire, la poésie transfuse dans la prose. L'essai vient incarner ses notions dans des personnages qu'il ne condamne pourtant jamais à la sécheresse de l'exemplarité ou à l'artifice de l'allégorie, tels qu'on les croise dans *El fin del mundo como obra de arte* (1990) ou *Maldita perfección. Escritos sobre el sacrificio y la celebración de la belleza* (2013). C'est que, pour Rafael Argullol, à deux doigts de terminer ses études de médecine avant de choisir délibérément la fréquentation des arts inutiles, quelque affection grave mine depuis longtemps la pensée européenne, qui se révèle peut-être dans la taxinomie - ou devrait-on dire nosographie? - des genres, symptômes de la scission du sensible et du pensable. Transgresser le genre sans l'ignorer, subvertir sa limite sans en détruire le sens, mais découvrir et se libérer de l'oppression de la loi du genre, telle peut être l'une des vertus de cette "écriture transversale" qu'il évoquait en 1995, lors d'une rencontre à la Fundación March, et qui ne le conduit pas à seulement à écrire mais à trans'écrire, à créer des formes flexibles d'écriture qui se modèlent sur une érudition extraordinaire parfaitement maîtrisée et, plus que tout, sur l'exigence personnelle, impérieuse, de surmonter la fracture entre la pensée et la sensation.

Pour écouter le "pensable"- un mot bien laid pour une expérience sans pareille - , il faudrait lire, par exemple, l'expérience de la douleur pure, dépouillée de ses masques qu'il nous fait traverser dans *Davalú o el dolor* (2001) et aussi la joie sensuelle à laquelle nous introduit *Una educación sensorial. Historia personal del desnudo en pintura* (2002), comme s'il fallait traverser l'une, avec le courage de tutoyer l'anéantissement, pour atteindre les plénitudes de l'autre. Un petit texte, à la fois bref et infini, stylise magnifiquement ce double mouvement, c'est le *Traité théologico-érotique* dont on ne saurait dire s'il serait un poème symphonique, une dramaturgie, une nouvelle, un traité philosophique, une œuvre d'alchimiste ou de mystique... Mais c'est précisément parce que nous ne savons pas le dire que nous apprenons et que nous comprenons. C'est seulement parce que nous faisons l'épreuve du chagrin jusqu'aux parages de la mort, celle de la compassion du vagabond à la cicatrice d'or qui nous est donnée, parce que nous éprouvons la souffrance et le désir qu'ils nous ouvrent à la connaissance. Nous pensons seulement si nous apprenons du sensible que le "Paradis, perdu en un instant", doit "être reconquis, millimètre par millimètre, à partir de notre peau même." L'écriture, en se faisant matière expressive, elle-même sensible, nous plonge dans l'expérience de sa propre expérimentation où la parole peut forger cet art qui, déliant l'homme de sa peur, lui ouvre le chemin du courage et de la liberté.

Le travail de subversion des frontières, des genres, la mise en fusion du sensible et du pensable pourraient-ils, au fil du temps et de l'œuvre, s'être alanguis et l'œuvre, s'être lentement pétrifiée dans un rictus d'elle-même? Pas un instant. Car le monde est toujours là, infiniment parcourable et sensible, et aussi le silence qui est l'essence du cri et du chant toujours renouvelé, l'être est aussi ductile et toujours renaissant pourvu qu'il porte sur le monde un regard qui s'ajuste constamment. Et ce regard, bien sûr, c'est celui qui, de la perplexité au sarcasme, joue de toutes les nuances de la distanciation. Ce mouvement-là, celui de l'ironie, préserve l'écriture de Rafael Argullol, du repos et de la satisfaction. Ce regard qui s'insinue toujours dans la légère fêlure qui craquèle les dogmes et les croyances, ce regard qui, ne refusant jamais de connaître le mal et de le reconnaître en soi, s'éloigne pourtant de la tentation de s'y complaire et de lui complaire dans l'écriture. Il crée le mouvement perpétuel, constamment amusé, accommodant la distance à soi, aux autres et au monde, doué d'assez d'amour et de force pour accueillir dans l'écriture, sans les altérer ni les juger "la multiplicité

des points de vue". Récits, poèmes, essais, vibrent de ces ondes qui les dé - focalisent constamment et nous entraînent en une lente descente circulaire vers le fond des eaux, comme cette barque submergée, saisie par l'objectif dans les eaux de l'île de Symi.

Ce sont des milliers de contes, de récits, de pensées, de poèmes mêlés dans un immense tourbillon de poussière et d'eau qui nous arrache au sol et nous fait monter vers le ciel pour nous redéposer ensuite et nous reprendre encore, inlassablement. L'expérience de lire, soi-même comme une particule de poussière lumineuse, comme une bulle miroir de l'immense spirale qui s'enroule. "Quand un tourbillon te prend, disait le vieux marin, il ne faut pas résister, il faut te laisser entraîner jusqu'au fond. Il te recranchera lui-même à la surface." C'est ainsi que nous sommes, lecteurs, dans les tournoiements elliptiques de l'écriture de Rafael Argullol, virant autour du cœur de l'énergie qui crée cette conque immatérielle. Mais qu'y a-t-il dans ce mouvement? Que devine-t-on dans son cœur? Une écriture en acte, qui se réfléchirait incessamment elle-même? Un autoportrait "in progress, in fieri, infini", comme l'écrivait Eugenio Trías? Le courant charrié des sculptures, des toiles, des architectures, des mythes, des contes, des sagesses, des folies, de toute l'Histoire humaine? Gare aux collisions! Oui, infimes grains ou gouttelettes naviguant dans ce courant impétueux, nous en contemplons le majestueux mouvement. Mais pas seulement. Nous sommes dans le mouvement, nous sommes le mouvement. Le créateur ne nous entraîne pas à la contemplation mais au désir qui s'abîme dans la sensation pour qu'elle puisse penser, qui s'abîme dans le corps pour qu'il se noie, et que de l'asphyxie, il rejaillisse à l'existence, délivré de sa peur, plus aimant, plus vaillant et plus libre. Arrachée aux successions et aux lignes droites, celles par où nous séduisent tant les Apocalypses, la matière sensible connaît, dans le retour et la projection incessante, comme dans ces bracelets aux serpents de bronze qui s'entredévorent, le temps véritable qui la fait dormir brute dans tous ses façonnements, et aspirer à revenir vers son origine. La sculpture vers la pierre d'où elle est née et qui, à son tour, la désire comme création ; la peinture la matière et le chant le silence. Le tourbillon est infini. Il n'y a jamais de dernière touche, de dernier coup de ciseau, de dernière note, de dernier mot, puisqu'un "présent, lent, dense et profond, embrasse le monde" lorsque, en suspension dans le tourbillon, "le passé se voile et le futur est suspendu". (*Visión*, p. 274)

Et ce Dieu de l'origine, qui faisait son chemin sur les eaux nombreuses où nul ne pouvait discerner ses pas, nous le reconnaissons sous les traits de celui qui sculpte l'air, la mer et la terre, s'immerge dans le feu de ses pensées pour en libérer les images tournoyantes....

Fabia Guillén
Pau, 9 mai 2020